Zeitschrift: Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review

Band: 2 (1894)

Heft: 6

Rubrik: Correspondances

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 06.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CORRESPONDANCES.

I. A la Direction de la Revue internationale de Théologie.

Saint-Pétersbourg, le 12/25 janvier 1894.

Monsieur le Directeur,

Dans la lettre que M. le chanoine Meyrick vous a adressée (N° 5 de la *Revue,* p. 138—142), il est fait mention de propositions que j'aurais faites dernièrement aux anciens-catholiques, dans le sens d'une *unification* ou *absorption* plutôt que dans celui d'une *fédération,* dans le sens de M. Overbeck plutôt que dans celui des anglicans. Je vous prie, Monsieur le Directeur, de vouloir bien insérer dans votre estimable *Revue* la remarque suivante:

Je n'ai fait aucune proposition à aucun ancien-catholique, ni dans le sens de la fusion, ni dans celui de la fédération. Je suppose qu'aucun serviteur de l'Eglise orthodoxe, quel qu'il soit, ne se déciderait, sans y être autorisé, à faire de semblables propositions à une société ecclésiastique sur laquelle l'Eglise à laquelle il appartient n'a pas encore émis d'opinion.

J'ai publié en allemand deux brochures. La première contient une traduction d'articles écrits en russe et imprimés dans le *Messager ecclésiastique.* J'y communique à mes coreligionnaires mon opinion personnelle «über das Verhältnis der Altkatholiken zur Orthodoxie». La seconde, qui est aussi une traduction du russe, est la réponse, parue dans ce même journal, à des objections dirigées contre la première par un très vénérable ecclésiastique anglo-américain. Ces deux brochures, dont j'ai cru devoir communiquer le contenu aux anciens-catholiques, ne renferment aucune proposition.

Le discours que j'ai prononcé en allemand à l'église du Sauveur, au Congrès de Lucerne, ne contient non plus aucune proposition.

Le très honorable chanoine Meyrick parle, dans sa lettre, des bons souvenirs qu'il a bien voulu conserver à mon égard depuis la Conférence de Bonn. Je le constate avec plaisir; et si jamais ces lignes lui tombent sous les yeux, je désire qu'elles lui prouvent que ses sentiments généreux correspondent à l'estime que je lui porte, et que de mon côté je garde aussi de lui les meilleurs souvenirs, souvenirs qui resteront gravés dans mon cœur.

Veuillez agréer l'assurance de l'estime et du dévouement que vous porte

l'archiprêtre JANYSCHEW.

II. Quelques Considérations du Général Kiréeff sur la réponse de M. le chanoine Meyrick.

Monsieur le Directeur de la Revue internationale de Théologie,

Je viens de lire, avec la plus grande attention, l'intéressante lettre que vous adresse mon ami le chanoine Fred. Meyrick (N° 5 de la *Revue,* 1894: *"A reply to General Kireeff").* Avant d'entrer dans le fond même de la question et de vous présenter les quelques objections que je crois devoir lui faire, je tiens à dire un mot sur sa façon de polémiser. Il est impossible de polémiser plus objectivement et plus courtoisement; et si nous ne parvenons pas à nous entendre, cela ne pourra être que parce que les points de départ de nos raisonnements sont trop éloignés les uns des autres, et que nos manières d'apprécier les conditions de la vie de l'Eglise sont trop différentes.

C'est donc sur ce point qu'il faut tâcher de s'entendre.

Quel est le but commun que nous voulons atteindre, ce but qui nous est si cher? C'est la réunion des Eglises, la reconstitution de l'Eglise primitive, indivise et universelle. Or, qu'était cette Eglise? et, avant tout, quelles étaient ses limites chronologiques? C'est une question qui, en principe, en thèse générale, se résout facilement: c'est l'Eglise une, sainte, conciliaire et apostolique des huit premiers siècles, cette Eglise

« universelle », dont descendent plus ou moins directement les autres Eglises chrétiennes.

L'autorité de cette Eglise indivise et universelle ne saurait, à n'importe quelle époque de son histoire, être soumise au moindre doute. Ce qu'elle dit et ordonne (il ne s'agit ici que de la doctrine *dogmatique*), est toujours et absolument obligatoire. Toute opposition à cet enseignement serait hérétique, illégale, et, comme disent les Anglais, "undefensible". Pendant toute son existence, cette Eglise universelle, orientalo-occidentale, se considérait nécessairement comme *une* et *identique à elle-même*. Personne, par conséquent, n'aurait le droit de lui dire: «Vous n'êtes vraie et votre enseignement n'est vrai que jusqu'à telle date, à telle ou telle époque, à tel concile; plus tard il me paraît faux et je le rejette; j'accepte ce que vous affirmez à telle époque, et je rejette ce que vous affirmez à telle autre!» Parler ainsi serait entrer dans la voie d'un subjectivisme tout personnel, qui, par son essence même, n'aurait pas de limites et ne saurait, en aucun cas, servir de base pour la réunion des Eglises. Il faut donc admettre *l'ensemble* de l'enseignement dogmatique de l'ancienne Eglise universelle et l'envisager comme un criterium infaillible dans nos recherches.

Ceci admis, voyons sous quel aspect se présentera la question dont il s'agit dans ma discussion avec l'honorable M. Meyrick. Nous la comprenons, paraît-il, très différemment. Moi, je demande la reconstitution de l'ancienne Eglise universelle, indivise, composée d'Eglises particulières autocéphales et professant une doctrine dogmatique *une (in necessariis unitas)*, tout en étant parfaitement libres: 1° libres dans leurs opinions théologiques *(in dubiis libertas)*, qui toutefois ne doivent pas être contraires au dogme; 2° libres dans leur organisation, pourvu qu'elle maintienne les trois degrés du sacerdoce; 3° libres dans leurs rites extérieurs. M. Meyrick paraît trouver dans ce plan l'idée d'une *absorption* dans "the system of the Eastern Church". Il donne la préférence à une *fédération*. Une « fédération »! J'y consens; mais il faudrait s'entendre sur les termes. Ce que j'ai en vue est aussi une fédération, et je me demande pourquoi et en quoi la mienne peut paraître inacceptable à mon honorable antagoniste. Il est probable qu'il voudrait donner à cette fédération un cadre plus large que le mien; mais quelles peuvent être les limites de cette « largeur »? Je réponds

expressément: *l'enseignement dogmatique de l'ancienne Eglise universelle, tout* cet enseignement et *rien que* cet enseignement. Aucune Eglise n'a le droit d'enseigner autrement ou autre chose; et toutes les Eglises qui se trouveraient dans ces conditions (je suppose leurs hiérarchies valides) seraient membres de cette fédération, qui me paraît être la vraie et qui serait la reconstitution de l'Eglise des huit premiers siècles.

M. le chanoine Meyrick peut m'arrêter en me disant que cette doctrine de l'Eglise ancienne est, pour certaines questions, assez difficile à constater. Je le veux bien, il y aura des questions de litige; mais cela n'infirme pas le *principe* que je pose; d'ailleurs les questions nécessaires *(necessaria)* sont résolues, et s'il se produisait des questions douteuses, on pourrait les mettre à l'étude.[1]) Evidemment, d'aussi importantes questions ne sauraient être résolues du jour au lendemain; on ne peut pas réparer en un quart de siècle le mal qu'a fait Rome pendant tout un millenium, mais, si nous nous entendons sur le chemin à suivre, nous arriverons sûrement au but que nous voulons atteindre, et il me semble que nous sommes sur le *bon chemin.* Dans ce qui a été dit et fait jusqu'ici, dans ce qui a été écrit dans notre *Revue,* nous sommes restés fidèles (généralement) à deux principes absolument vrais: s'en tenir au «quod semper, quod ubique, quod ab omnibus creditum est», et ne pas confondre le dogme avec l'opinion théologique. Il me semble que ces deux principes ont été posés et développés, dans la *Revue,* d'une façon qui ne laisse rien à désirer. Or, avec ces deux points de départ, nous ne risquons pas de chavirer ou de faire fausse route dans notre lointain voyage. Il me paraît impossible que M. Meyrick n'accepte pas ces mêmes points de départ, ces mêmes bases; s'il ne le fait pas, il arrive à une impasse où il sera forcé de faire des concessions à tous ceux qui prennent pour criterium de la vérité religieuse leur sentiment subjectif. En effet, sur quoi se baserait-il pour écarter de sa fédération les ultra-protestants, les Sociniens, les Frères Moraves, les Unitaires, etc. etc.? Je me permets de croire, *salva reverentia,* que sa fédération ressemblerait bien plus au congrès théologique de Chicago qu'à l'ancienne Eglise indivisée. Ce que je dis là n'est certainement pas pour

[1]) Et cela, dans notre *Revue internationale,* qui serait un terrain neutre, où viendraient se dérouler ces procès amicaux.

faire de l'ironie, elle serait fort mal placée dans notre discussion; si je cite Chicago, c'est pour nommer une réunion qui, tout en étant sans doute parfaitement respectable, est en dehors de toutes les traditions chrétiennes de l'ancien temps.

Le projet de mon ami le Dr Overbeck est, je crois, soumis par M. le Chanoine à une critique qui n'est pas juste. De quoi s'agissait-il en effet? Certainement de toute autre chose que de "to supplant all Occidental Churches, reformed and not reformed, and to constitute, with the Oriental Church proper the whole of the Church Catholic". Cette idée est plus amplement développée à l'alinéa suivant (p. 139). Il me semble que ce qui fait que M. Meyrick critique cet ordre d'idées, c'est qu'il leur prête un caractère qu'elles n'ont pas. Il suppose que nous demandons à toutes les Eglises du monde qu'elles deviennent membres du *"system of the Eastern Church"*, qu'elles y soient *absorbées;* or, je le répète, nous n'y songeons pas. Ce à quoi nous tendons, comme je le dis plus haut, c'est de voir le rétablissement intégral de l'ancienne Eglise des huit premiers siècles. Nous ne disons à personne: *Venez à nous.* Nous disons, au contraire: *Allons tous à l'ancienne Eglise universelle.* La différence est, il me semble, considérable! Nous, orthodoxes orientaux, nous ne contestons à personne le droit de nous répliquer: «Mais vous-mêmes, qui parlez de retour vers l'enseignement de l'ancienne Eglise, vous avez modifié son enseignement dans tel ou tel dogme.» Soit, et si cela nous était prouvé, nous n'aurions pas hésité à demander la réforme de cette erreur. Qu'on nous l'indique et qu'on nous la prouve.

M. Meyrick (p. 140) voudrait conserver intactes toutes les Eglises *actuelles* avec leurs enseignements actuels et en faire une fédération; autrement, dit-il, «le monde serait de nouveau jeté dans la nécessité de choisir entre Hildebrand, Photius, Cranmer, Luther et Calvin», c'est-à-dire entre les enseignements des Eglises qu'ils représentent. Mais si ces Eglises existent avec leurs enseignements dogmatiques différents, si actuellement nous possédons ces différentes Eglises, c'est précisément parce que l'unité dogmatique s'est perdue. Mais figurons-nous que cette ancienne Eglise soit rétablie partout, dans ses anciennes dimensions, dans sa splendeur et avec toute sa doctrine; il n'y aurait plus, certainement, d'Eglise anglicane ou d'Eglise presbytérienne; elles seraient *toutes* absorbées. Mais

il n'y aurait plus, non plus, d'Eglise gréco-russe ou d'Eglise latine; du moins ces termes n'auraient qu'une signification géographique, car elles aussi auraient été absorbées, aux mêmes conditions et dans les mêmes termes. Mais en quoi, je le demande, cet ordre de choses pourrait-il déplaire à un anglican, ou à un gréco-russe, ou à un ancien-catholique? Tous rentreraient dans le système de l'ancienne Eglise universelle.

Je me permettrai, vis-à-vis de mon antagoniste, un argument «ad hominem»: Quelle était l'Eglise qui existait en Angleterre à l'époque de St-Augustin et du pape Grégoire le Grand? Je crois que la réponse ne saurait être douteuse: c'était l'Eglise œcuménique orthodoxe d'Occident, qui formait *un tout* avec l'Eglise orthodoxe d'Orient, c'est-à-dire l'Eglise *universelle* (il n'y en avait pas d'autre). M. Meyrick peut-il trouver des défauts dans son enseignement dogmatique? Certainement non. Eh bien, si l'Angleterre pouvait revenir à cette Eglise, quelle raison M. Meyrick aurait-il de s'en plaindre? Je n'en vois aucune. Pourrait-il dire que l'Eglise de son pays a été «*absorbed* into the system of the Universal Church?» C'est précisément là, à *cette* absorption, que nous voulons en venir, et il me paraît impossible que M. Meyrick soit mécontent de cette perspective. Si c'est le cas, il doit y avoir entre nous un malentendu; je me serais sans doute bien mal exprimé! Ne dit-il pas lui-même qu'il veut l'union de ceux qui sont «sound in the Faith», dont la foi est saine (p. 140)? Parfaitement! Mais comment juger de la «*soundness*» de cette foi, sinon en la comparant à la foi de l'ancienne Eglise? Agir autrement, serait ouvrir, à deux battants, la porte au subjectivisme arbitraire, ce qui nous mènerait beaucoup plus loin que ne voudrait l'admettre M. Meyrick lui-même. L'honorable chanoine dit que, dans ces conditions, l'idée de la fédération (dans le sens qu'il indique) aurait disparu; que le monde deviendrait plus pauvre par la perte de cette idée (poorer by the loss of that idea), et qu'il serait de nouveau obligé de choisir entre les différentes communions actuelles [1]). Mais c'est justement le contraire qui arriverait. Ce à quoi nous tendons, c'est précisément l'abolition de la désunion, le rétablissement de l'union réelle, le «*status quo ante bellum*», c'est-à-dire l'unité

---

[1]) Il en cite cinq, mais il aurait pu en citer dix avec tout autant de raison.

de la sainte Eglise universelle (catholique). Il n'y aurait donc aucun choix à faire, car le dogme serait *un*.

Ce qui nous divise actuellement, c'est le *dogme*. Tel est le cas entre Rome d'une part, et, d'autre part, les anciens-catholiques et nous (orthodoxes orientaux). Si Rome, *per impossibile*, voulait abjurer ses quatre principales erreurs dogmatiques et revenir au dogme ancien, nous (de même que les anciens-catholiques) n'aurions aucune raison pour ne pas rétablir les rapports qui existaient autrefois entre nous et Rome. Si, comme le dit M. Meyrick, le monde était privé de l'idée de la fédération, s'il en était « appauvri (*poorer*) », il serait enrichi d'une idée bien autrement grande, d'un fait immense : la reconstruction de l'Eglise universelle !

Je ne vois pas bien pourquoi M. Meyrick tient tant à son idée de fédération et s'oppose à l'idée d'union. Est-ce pour conserver à l'Eglise anglicane son *autonomie* plus complète ? Mais personne ne la lui contesterait dans l'Eglise universelle reconstituée ! Quel autre droit voudrait-il posséder ? Je n'en vois absolument aucun. Serait-ce le droit à l'erreur ? Mais ce n'est certes pas l'honorable chanoine qui le demanderait, lui qui est si bon théologien !

Avant d'entrer dans des questions de détail (les Trente-neuf Articles et le *filioque* dont parle M. Meyrick), je dois lui demander si nous nous entendons sur notre point de départ, s'il veut, *oui* ou *non*, considérer l'enseignement dogmatique de l'Eglise indivisée comme obligatoire pour tout chrétien, à l'exclusion de tout enseignement contraire. Si c'est le cas, nous pourrions, il me semble, nous entendre bien vite ; si non, une discussion ultérieure n'aurait plus qu'un intérêt académique.

Je ne dirai que quelques mots du *filioque* et des Trente-neuf Articles. M. Meyrick propose d'élaguer le *filioque* du symbole de Nicée-Constantinople, mais de le garder dans le symbole athanasien et dans la Litanie (p. 141). Ce moyen terme me paraît bien peu acceptable. Nous savons bien qu'aucun Occidental éclairé n'entend par le terme *filioque* une dualité dans la *source* ou le *principe* du Saint-Esprit ; nous connaissons l'histoire de cette doctrine ; nous admettons de plus que chaque chrétien a le droit d'avoir son opinion privée sur les rapports entre le *fait de la mission* du Saint-Esprit par le Fils, et la *nature* du Fils (opinion limitée de façon à ne pas

servir de base à une erreur dogmatique). Cette façon de voir dont se contentait l'Occident (par exemple, les papes Léon III, Jean VIII), serait acceptable pour tout chrétien occidental. Cela étant, je ne peux pas bien comprendre la portée de la proposition de M. le chanoine. Il me demande si nos « *susceptibilités* » seraient satisfaites, dans le cas où le *filioque* serait rayé du symbole de Nicée-Constantinople. Peut-on poser la question d'une telle façon? Peut-on parler de *susceptibilités* dans une question de ce genre? On dirait vraiment qu'il s'agit entre nous d'une conférence diplomatique! Si les anglicans arrivent à la conclusion que le *filioque* n'existait pas dans l'enseignement dogmatique de l'Eglise œcuménique indivise, qu'il a été introduit illégalement dans le symbole de Nicée-Constantinople et qu'il doit en être éliminé, il doit aussi être éliminé et du symbole athanasien et de la Litanie. Si, au contraire, les théologiens anglicans trouvent que le *filioque* faisait partie du dogme ancien, ils ne peuvent pas consentir à ce qu'on l'écarte en général; on doit le conserver partout à titre de dogme. M. Meyrick dit que l'Eglise anglicane peut écarter le *filioque*, si elle voit que de cet acte peut surgir un bénéfice correspondant (any adequate benefit will arise from it)! Je ne comprends pas ce que veut dire l'honorable chanoine. Quel bénéfice peut-on attendre de la reconstitution d'une vérité dogmatique, d'un acte de justice? Aucun, je suppose; aucun autre du moins que celui d'une possibilité plus grande pour la reconstitution de l'Eglise indivise. Rechercher un autre genre de « bénéfice » serait retomber dans les errements des conciles de Lyon et de Florence, ce serait faire de la diplomatie ou un traité de commerce, et certainement la bénédiction divine ne serait pas avec nous!

Je passe à la seconde question, aux Trente-neuf Articles. Ici encore nous voyons paraître le même genre d'idées chez mon honorable antagoniste. Il nous soupçonnait d'être susceptibles, maintenant il nous soupçonne d'être orgueilleux, vains; il suppose que nous attendons que les anglicans viennent à nous, chapeau bas, faire amende honorable de leurs errements (to apologize, cap in hand). Cette supposition nous étonne; pour la faire, il faut que M. Meyrick nous suppose fortement entachés de romanisme. Non, nous ne tenons nullement à voir qui que ce soit faire un pèlerinage à Canossa, que ce soit en

Toscane ou en Orient! *Nous ne voulons l'humiliation de personne!*

Très peu théologien moi-même, je n'entreprendrai pas la critique des Trente-neuf Articles; je me bornerai à quelques mots. M. Meyrick appelle ces articles un document qui « s'éleva (which arose) », grâce à certaines circonstances spéciales dans lesquelles se trouvait l'Eglise anglicane du XVIme siècle, et qu'il est fort difficile (can hardly) de juger ce document *sans connaître ces circonstances.* Je le veux bien; mais n'est-ce pas là une manière peu usitée de poser une thèse dogmatique? Le dogme peut-il dépendre de circonstances temporaires et humaines, quelles qu'elles soient? *Il est divin, absolu, ou il n'est pas.* Il existe parce que le Sauveur l'a enseigné à son Eglise, qui l'a conservé et transmis. Il n'est question ici que de l'Eglise universelle: car aucune Eglise particulière, quelque importante qu'elle soit, ne peut donner à sa doctrine le caractère du dogme, à moins qu'il ne soit reconnu comme tel par le reste de la chrétienté. M. le chanoine Meyrick ne me contredira certainement pas sur ce point. Or, cela étant, voyons où en est la question des Trente-neuf Articles. M. Meyrick reconnaît qu'ils sont un document qui a sa raison d'être dans des circonstances particulières et locales, qui, paraît-il, durent encore (la chose m'a été confirmée par un grand personnage appartenant à l'Eglise anglicane); mais, si tel est le cas, si c'est un enseignement de ce genre, il ne serait qu'une opinion facultative, que les prêtres anglicans ne devraient pas être obligés de reconnaître comme obligatoire et de confirmer par leur signature à leur ordination. Cela serait, il me semble, d'autant plus juste et plus pratique, que, si je ne me trompe, ces articles sont jugés très différemment par les ecclésiastiques anglicans eux-mêmes, dont bon nombre, je crois, seraient enchantés de les voir disparaître de l'enseignement officiel.

La très haute opinion que j'ai des ecclésiastiques anglicans (tant au point de vue de leur science que de leur caractère) ne m'a pas empêché d'être parfois frappé de la très grande divergence qui existe dans leurs vues sur des questions très sérieuses. Je ne crois pas que cet état de choses satisfasse les anglicans eux-mêmes. A l'appui de mon idée, je me permettrai de citer quelques mots prononcés par le Dr Ryle, évêque de Liverpool:

« The gulph between opposing schools of thought seemed wider and deeper. An immense number of laymen could not, or would not see that our unhappy divisions were almost entirely from discordant opinions about the Lords supper. He could supply sorrowful proofs that our divisions were real. One section of the clergy maintained that the Lords supper was a sacrifice; another, that it should be called a sacrament; another that the table was an altar, another that it was the holy table; another, that the minister, at that supper, was a sacrificing priest, and another, that he was only an officiating presbyter. There were also differences of opinions as to when the Lords supper should be administered, how it should be received, and as to the real objective presence of Christs body and blood in the bread and wine. » C'est-à-dire: « Le gouffre entre les écoles d'idées opposées paraissait plus large et plus profond. Un nombre immense de laïques ne voulaient pas ou ne pouvaient pas voir que nos malheureuses divisions venaient presque entièrement des opinions discordantes sur la Sainte Cène du Seigneur. Ils pouvaient offrir de tristes preuves de la réalité de nos divisions: une partie du clergé prétendait que la Sainte Cène était un sacrifice, une autre qu'elle devait être appelée un sacrement; une autre que la table était un autel, une autre que c'était la Table Sainte; une autre que le ministre de la Cène était un prêtre (*priest*) sacrifiant, et une autre qu'il était seulement un prêtre (*presbyter*) officiant. Il y avait aussi des différences d'opinions sur le temps (*when, quand*) où l'on devait administrer la Sainte Cène, sur la manière dont elle devait être reçue, et sur la présence réelle et objective du corps et du sang dans le pain et le vin. »

Je me suis permis de citer ces lignes comme exemple de l'état d'un esprit qui n'est pas en harmonie avec lui-même, qui n'est pas content de lui-même (not at ease with itself), comme le dit Augustin Birrel, à qui j'emprunte ce passage. Ne vous semble-t-il pas que cet état de choses (et Monseigneur de Liverpool n'est pas seul à être *uneasy,* inquiet) rende difficile une entente, qui doit pourtant exister au fond de la fédération indiquée comme désirable par M. Meyrick? Et notez que les divergences que cite l'évêque ne sont pas les seules; qu'il y en a d'autres, bien plus grandes, qui se rapportent à la compréhension de l'idée même de l'Eglise, de son autorité et de

son essence. Tout cela trouve peut-être sa raison d'être dans les circonstances spéciales dans lesquelles était placée l'Eglise anglicane au XVIme siècle; mais je me permets de supposer que ces « *circonstances* » ont imprimé à la doctrine anglicane un cachet tout protestant. On pourra me répondre, il est vrai, que cet état de choses peut changer. — Oui, mais dans quel sens? *That is the question!* Je ne veux pas citer le commencement de la terrible phrase de Hamlet . . . Mais si un évêque anglican est *inquiet,* ne nous est-il pas permis, à nous qui n'appartenons pas à l'anglicanisme, d'être *circonspects* et même quelque peu *sceptiques?*

C'est ainsi que se présente cette question au point de vue général. M. Meyrick affirme que, expliqués au point de vue où se place, par exemple, l'archevêque Laurence Bampton ou l'évêque Harold Brown, ces articles ne contiennent rien qui ne soit ancien, ou non-catholique, ou non-orthodoxe (which is un-primitive, un-catholic, or un-orthodox). C'est catégorique. Il me semble pourtant (je puis me tromper) que quelques-uns de ces articles se ressentent fortement de l'influence calviniste, par exemple, l'article VI, qui affirme que la Sainte Ecriture *seule* suffit pour le salut; l'article XI, qui affirme que la foi seule suffit pour la justification; l'article XVII, sur la prédestination, etc. . . .

Mais c'est une question que je ne toucherai pas pour le moment. Dans cette réponse je tenais seulement à exposer à mon honorable antagoniste la différence de nos points de vue sur le but même qu'il s'agit d'atteindre; différence qui, je le crains bien, porte, non pas sur les détails de la question, mais sur le fond même. Pour le moment, il ne me reste plus qu'à le remercier de son objectivité et de sa courtoise franchise.

Château de Pavlovsk, le 1/13 janvier 1893.

A. Kiréeff.